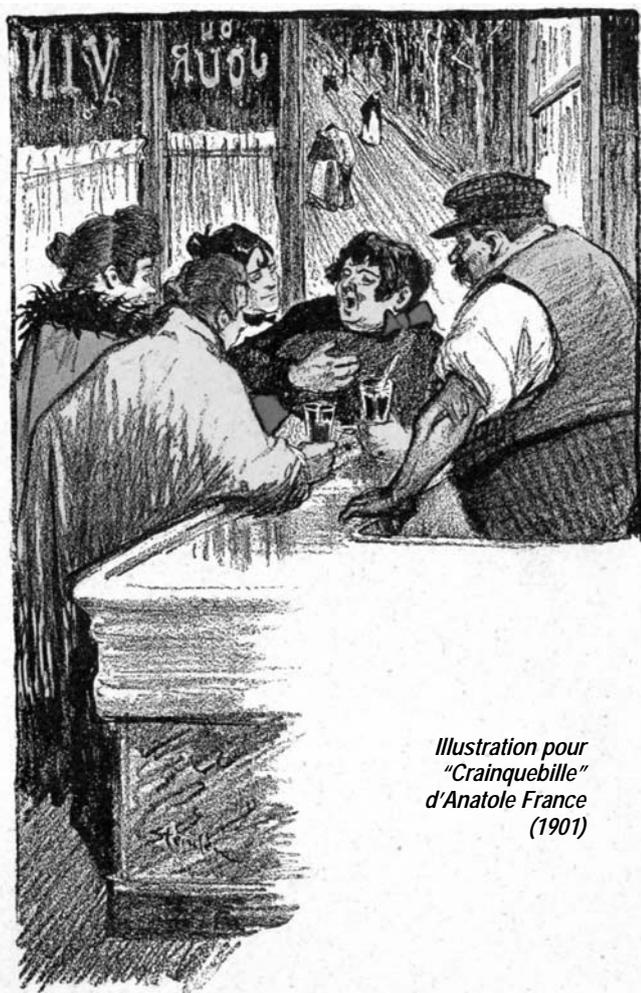


## THÉOPHILE-ALEXANDRE STEINLEN (1859-1923)

Les impressionnistes profitèrent des progrès de la peinture pour peindre "sur le motif", à l'air libre. Dans leur sillage, Steinlen se fit arpenteur de pavés pour mordre la misère à l'eau forte.



*Illustration pour  
"Crainquebille"  
d'Anatole France  
(1901)*

Vers la fin du dix-neuvième siècle, la montée en puissance de la culture de masse permet à une frange marginale de réfractaires d'ancrer l'idée toute neuve de révolution au cœur des débats, fût-ce pour la faire redouter. L'écrasement de la Commune ne donne pas immédiatement lieu au délire compassionnel qui aurait pu en célébrer la mémoire comme on rend la messe, avec pour effet d'accabler de pathos les militants en herbe. Alors que fleurissent les Internationales comme une volée de primevères sur le bord des talus, alors que s'escriment Guesdistes, Possibilistes, Vaillantistes, néo-blanquistes et autres "néant-logismes", certains, plus libertaires, comprennent que pour tâter de la conscience de classe, il

faut d'abord toucher les indigents. C'est plus sûr que de vouloir les embrasser d'un seul coup et théoriser le bonheur universel à coup d'encycliques clandestines. Par ailleurs, le combat de l'opinion est déjà largement engagé. La presse fait-diversière se gonfle des crimes les plus sensationnels, de viols croustillants dont l'écume donne du bas peuple des faubourgs l'image que l'élite bien pensante exige qu'il en reste : une masse brutale composée d'hérédico-alcooliques à moitié tarés, inaptes au travail ou à une humanité minimale. Cette classe laborieuse ne serait dangereuse qu'à condition de relâcher le contrôle social et la trique pour l'imposer. Voici ce que pense la "bourgeoisie absolue" issue des amours féconds de Monsieur Thiers, du Sacré-Cœur et de l'armée française.

Face à ce verrouillage se dresse vers 1880 une bande de polissons surdoués et indignés par la république des ventrus. En pleine décennie mac-mahonienne, alors que Gambetta ferraille à la chambre pour donner corps à ce que l'on appellera la gauche opportuniste, ces galapiats déclarent la guerre à l'ordre guindé et à la bienséance. Ils montent à flanc de Paris, précisément sur la butte Montmartre. Ils sont poètes, dessinateurs, musiciens ou simplement imaginatifs. Depuis lors, on a préféré propager la légende dorée d'une aimable bohème chantante, taquinant la chopine, plutôt que d'évoquer la bannière nérougeoyante de mômes intenable, organisant des manifestations de mal-logés, des déménagements à la cloche de bois ou des bastons contre la pègre des proxos protégés de la Mondaine.

### LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl  
au Musée d'art et d'histoire de St-Denis

■ 3 octobre 2010 à 15h00

**L'Assiette au beurre, les images de la révolte**  
avec Michel Dixmier

■ 7 novembre 2010 à 15h00

**Flic ou contre-flic ? Raoul Rigault,  
un communard controversé**

■ 5 décembre 2010 à 15h00

**Croire au Père-Noël ? La société du lendemain  
au miroir du dessinateur Robida**

avec les collections de la Médiathèque de St-Denis

C'est dans ce même esprit que l'on n'a conservé de Théophile Alexandre Steinlen que les innombrables matous qui parcourent son œuvre, de l'affiche du Chat Noir aux estampes.

« Steinlen est un homme-révolte qui dit non à l'Eglise, à la Justice, à l'armée, au colonialisme, à la misère, à la bêtise. Cependant, ce n'est pas l'homme d'un choix politique, c'est un artiste porté par un humanisme entier, total, absolu. C'est un artiste illustrant la cause de l'homme. » (1).

Cette appréciation de François Solo amalgame de façon spontanée la révolte et l'humanisme. Si en effet Steinlen n'a pas rejoint de bannière identifiée, il n'en a pas moins fréquenté de près certaines communautés auto-gestionnaires et pris une part active aux premières lueurs des universités populaires parisiennes, en plus de la collaboration à différents titres insurgés.

## Un helvète en mal d'altitude : L'arrivée à Montmartre (1881)

Alexandre Steinlen naît à Lausanne en 1859. Son père est chef de bureau postal mais le grand oncle Christophe est dessinateur dans une fabrique d'indienne à Boudry alors qu'un autre parent collabore comme dessinateur au *Messenger boiteux*. Le gamin est un cancre sage, adorant les bêtes et encombrant ses cahiers de croquis endiablés, lorsqu'il vient à l'école. Il croise le chemin d'un prof moins stupide que les autres, un vétéran de la Commune nommé Georges Renard. On ignore à peu près la teneur des cours de l'ancien insurgé. Toujours est-il que le jeune Steinlen quitte sa Suisse pour Paris, avec un bref passage par Mulhouse. "Plus de fil à la patte", "Des actes, non des mots", autant de maximes que le pubertaire taciturne se répète à longueur de temps, alors qu'il fait ses premiers pas à Paris en 1881. Il se retrouve sur la butte, c'est moins cher, et tombe naturellement malade, perforé de froid dans un taudis pour arpète. Il a quelques pièces pour un toubib. Un certain docteur Willette se présente, l'ausculte, et avise les centaines d'esquisses jonchant le sol crasseux. « Vous êtes peintre ? », s'enquiert-il. « C'est amusant, j'ai un frère comme vous, qui griffonne à longueur de journée sur la moindre surface plane... »

Le carabin l'entraîne par la main au *Chat Noir* et lui présente Adolphe Willette, déjà bien introduit dans le petit cénacle d'artistes qui le surnomment Pierrot, pour sa propension à mettre en scène le fils de la lune et sa Colombine. Les deux hommes entament la conversation. Distraitement, leurs crayons s'animent sur la nappe et au bout d'un bock, un Pierrot fait un pied de nez à un chat hérissé. Salis, le propriétaire des lieux, louche vers la table, fort intéressé. Quelques mois plus tard, lorsqu'il fonde son *Chat Noir illustré*, Steinlen et Willette en seront les deux cariatides. Les deux gars (que Forain a rejoint) sont dans l'air du temps. Les chats sont à la mode depuis Baudelaire et Champfleury, et Paris s'est entiché de Pierrot après que les clowns Hanlon Lees, puis l'affichiste Chéret l'eurent remis au goût du jour. Comme Willette, Steinlen collabore un peu au *Courrier Français* de Jules Roques, au *Père Peinard* de Pouget, mais une seconde rencontre change sa vie : En 1885, Aristide Bruant n'est pas encore le parvenu hautain qui mourra millionnaire. Le chansonnier produit au mètre du quatrain aux relents de poudre à canon, et Steinlen décèle chez lui une rage égale à la

sienne. Bruant a racheté le premier Chat Noir à Salis et l'a transformé en *Mirliton*. Là, il invective les clients qui viennent s'encanailler tandis que Lautrec et Steinlen illustrent ses chansons, publiées dans le journal du lieu. C'est un triomphe. Désormais Steinlen est lancé.



"Le Mirliton" du 15 novembre 1895

## Du Gil Blas au Chambard : les années de la révolte (1891-1901)

En 1891, le journal *Le Gil Blas* est l'un des premiers à publier un supplément illustré, généralement composé de contes agrémentés de deux images pleine page. Durant près de dix ans, celles-ci seront de Steinlen, épaulé d'un moindre talent nommé Paul Balluriau. Notre illustrateur y déploie toute sa sensibilité. Peu à peu, la vie au ras du pavé explose à la face du bourgeois à cadence hebdomadaire. Comme elles sont mignonnes les cousettes de Pantruche, mais chez Steinlen, le vieux marcheur n'est jamais loin qui négocie bientôt leur pucelage. Comme ils sont attendrissants ces gamins de caniveau, barbouillés de boue, mais chez Steinlen, ils rayent les vitrines à moitié morts de faim et surtout de convoitise pour cette richesse à la fois immédiate et inaccessible. Les costauds, eux, guignent le rentier en serrant les poings autour de leurs masses du haut de l'échafaudage, tandis que les pandores castagnent les manifs à coups de gourdins.

Pourtant, Steinlen est encore trop prisonnier de l'esthétique un peu policée du titre à la mode. Il rencontre Gérault-Richard en 1893 et l'aide à créer un brûlot illustré, *Le Chambard Socialiste*. Les bombes anarchistes dégingolent tandis que les deux hommes assènent des attaques terribles contre l'ordre social dominant. Ce sont sans doute les dessins les plus politiquement durs de Steinlen, avec ceux qu'il livrera quelques années plus tard à la célèbre *Assiette au beurre*. Les Lois scélérates musèlent bientôt le titre.

Dès lors, l'artiste passe la surmultipliée : Dreyfusard des premiers temps, il conçoit des affiches publicitaires qui laissent transparaître une part de son intention militante, il

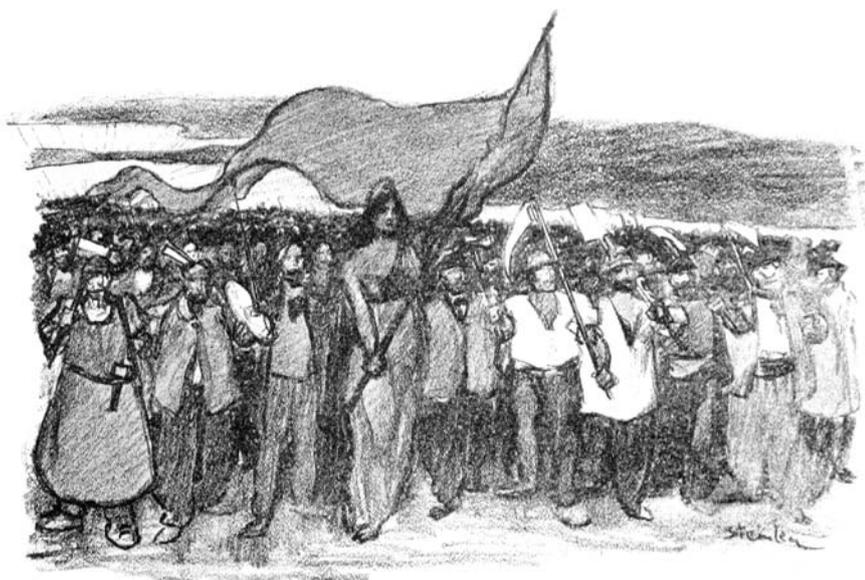
illustre Courteline ou Anatole France, il collabore à des dizaines de titres et demeure inégalable à représenter la détresse du vagabond, le cauchemar de la mine, les cortèges aux poings levés...

« J'suis aux trois quarts écrabouillé ent' le Borgeois et l'Ovreier », se lamente le poète Jehan Rictus, « j'suis l'gars dont on hait le labeur, je suis un placard à Douleurs, je suis l'Artiste, le Rêveur, le Lépreux des Démocraties... » Et Steinlen d'incarner la fuite erratique du poète dans les rues désincarnées, au fil des pages des *Soliloques du pauvre*, l'un des plus grands livres de poésie de langue française.

### La célébrité se doit d'être mise au service d'une cause (1900-1923)

Vers 1900, Steinlen est à son sommet. Il est un des maîtres de l'affiche, ce "salon en plein vent", il travaille pour des revues satiriques étrangères comme le *Simplicissimus* d'Albert Langen à Munich, mais il est surtout l'un des tout premiers graveurs de son temps, un génie de l'eau-forte. Ses portraits deviennent célèbres sans qu'il n'en abuse, son œuvre de peintre est reconnue comme un exemple de ce "post-impressionnisme" qui ne connaît pas de direction aussi claire que ses glorieux ancêtres. On sent tout de même, dans certaines œuvres, que Steinlen a rencontré Degas, par l'intermédiaire de son ami Forain. Ce dernier lui confie en 1911 une orpheline nommée Masséida, authentique princesse bambara que l'artiste et son épouse recueillent chez eux et que Steinlen peindra dès lors avec passion.

Autre originalité, le dessinateur ne se notabilise pas. Il reste fidèle à ses idéaux anarchistes, à l'*Union Libre*, à sa butte Montmartre. De plus en plus taciturne, il est respecté de tous, en particulier chez les *Humoristes*, société de défense des intérêts de la profession qu'il a créé avec Willette et Léandre après la mort de Somme. On pourrait défier quiconque de produire une attaque contre son honnêteté et sa droiture, ce qui est à peu près unique au bout de trente ans de microcosme montmartrois ou chacun compte au moins un ennemi mortel prêt à toutes les calomnies pour dénoncer l'embourgeoisement du collègue.



Dessin de couverture du *Mirliton* du 9 mars 1894, illustrant la chanson "Le peuple", d'Aristide Bruant

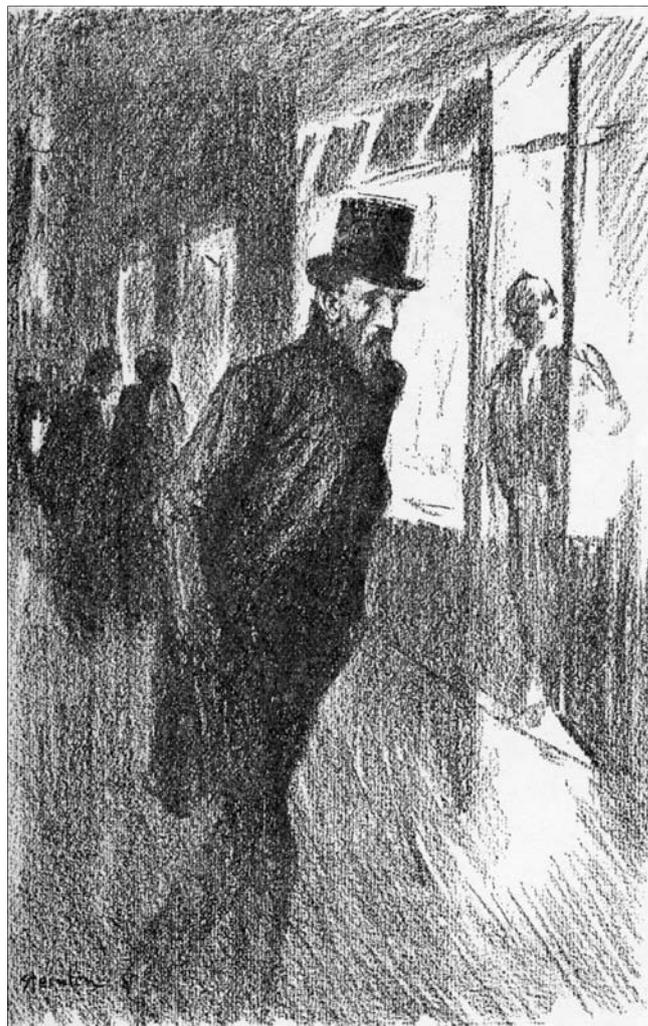


Illustration pour "Les Soliloques du pauvre", de Jehan Rictus (1901)

Lorsque le premier conflit mondial éclate, en 1914, Steinlen se revendique haut et fort pacifiste là où la plupart de ses proches entrent en guerre le pinceau au fusil. Delannoy mort, Grandjouan et Jossot partis, il tient la position à peu près solitaire dans les pages des titres satiristes dont le bellicisme pathologique atteint la démence.

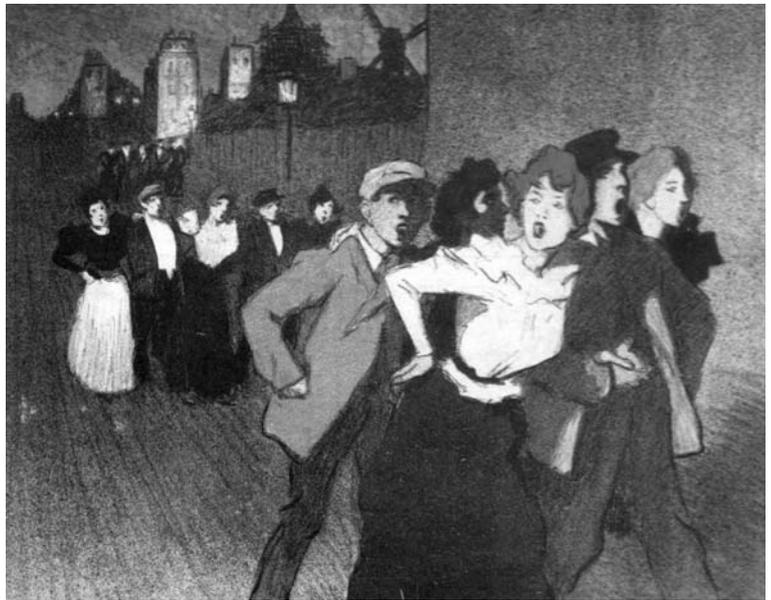
L'après-guerre le trouve vieilli, assez dépressif, comme si les horreurs révélées l'avaient peu à peu rongé de cet acide qu'il utilise pour graver les boyaux jonchés de morts, les veuves ou les blessés errants à travers les champs de barbelés.

Il meurt en 1923, à la veille d'une nouvelle exposition. Emigré de Montmartre vers Montparnasse, Picasso avoue déjà que Lautrec et lui ont guidé sa période bleue. Comme il se trouve que les idées de Steinlen sont rétrospectivement plus encombrantes que l'amertume érotomane du peintre albigeois, le classement est définitif : Steinlen sera, définitivement, au mieux un "petit maître" de l'Ecole Montmartroise, au pire un dessinateur des humbles travaillant pour de nombreux titres de presse populaire (Quelle horreur ma chère, un peintre à idées !).

Steinlen demeure l'infatigable observateur du petit peuple et de la précarité la plus abominablement ordinaire. Il

dessine les femmes enceintes, les vieilles dans les ruines d'une guerre, l'ouvrier cassé de travail ou le clochard avachi sur le banc. La misère est toujours de préférence montrée en extérieur, mais les vues des galetas ouvriers se multiplient. On peut aussi noter la distinction très aiguë faite entre la misère et le déclassement, qui exacerbe visuellement le danger social qui menace le plus grand nombre, ou les souffrances engendrées non plus seulement pas la faim mais par la proximité de nourriture, donc la convoitise et la violence sous jacente. C'est l'époque où l'on veut montrer les foules, afin de faire peur au bourgeois tout en laissant tomber une once compassionnelle.

L'œuvre de Steinlen a ceci de particulier qu'elle exprime une représentation horizontale, le dessinateur reconstituant sur le vif ou de mémoire son sujet à hauteur d'homme, comme un tiers témoin. C'est un angle de vue identique qu'adoptera la photographe Dorothy Lange au tournant des années 1930, dans son reportage sur les Américains de la "Grande dépression". Steinlen personnifie ce que l'historien Philippe Kaenel a qualifié avec bonheur d' "œil de la rue", intitulant ainsi en 2008 une exposition magistrale au musée des Beaux-Arts de Lausanne (2). En 2009, le musée de Saint-Denis lui a également rendu hommage par un autre accrochage, comme un hommage à l'art libertaire.



Couverture de "Dans la rue", recueil de chansons d'Aristide Bruant (1895)

militants puisqu'il est un ancien bagnard de Cayenne. On signale dans cette maison "mère" des vitraux de Frantz Jourdain et des fresques de Steinlen.

La colonie libertaire possède son journal militant, *Le Cubilot*, journal international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière, organe bimensuel puis hebdo. Il est dirigé par Jean Prolo, sans doute Fortuné Henry. Le frontispice est signé Steinlen et représente trois ouvriers jetant un drapeau, un fusil et une croix dans un cubilot. Le journal est imprimé d'abord en Belgique et ensuite à Nancy, puis à Aiglemont même à partir de juillet 1907. Fin 1907, des poursuites le forcent à s'interrompre. Il est remplacé en 1908 par la revue *Communiste*.

La colonie d'Aiglemont semble avoir un certain carnet d'adresse puisqu'elle accueille journalistes et écrivains pour jouer les comités de soutien (Anatole France, Maurice Donnay, Elysée Reclus, Lucien Méric) des "stars" de l'anarchisme comme Matha (directeur du *Libertaire*) ou Sébastien Faure et même des leaders socialistes comme Marcel Sembat.

Il y a encore de nombreux reportages parus dans de nombreux journaux. En tout état de cause, ce n'est pas la participation de Steinlen au *Cubilot* qui relève de l'exceptionnel, car ses coups de main à la presse libertaire sont fréquents, mais le fait d'avoir produit des fresques. Cette dernière forme de collaboration suggère une résidence dans la durée au sein du petit cénacle extrémiste d'Aiglemont, ce qui est à peu près la seule occasion où l'on peut identifier l'investissement personnel d'un Steinlen extrêmement discret et réservé. ■

(1) *Dico Solo*, p.619 (Editions Te-Arte, 1996)

(2) Philippe Kaenel : *Théophile-Alexandre Steinlen, l'œil de la rue* (Musée cantonal des Beaux-arts de Lausanne, 2008)

## Steinlen et le mouvement autogestionnaire

En 1903 se crée la communauté utopiste et anarchisante d'Aiglemont dans les Ardennes sous l'impulsion de Fortuné Henry, fils de communard et frère de l'anarchiste Emile Henry, auteur du célèbre attentat du *café Terminus* de la gare St-Lazare. Il entame, seul, la construction de la première maison de ce qui va devenir un village communautaire dans la région de Charleville. En 1905, la structure compte onze membres et la construction d'une maison centrale est décidée. C'est la venue d'un peintre-décorateur Montmartrois, Auguste Courtois dit "Liard Courtois" qui va permettre de mener à bien l'entreprise. L'homme est un inconnu dans les milieux bohèmes mais certainement un habitué des milieux

### Les cycles de CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

